

**Des  
milliers  
de  
petites  
étoiles  
flottantes**



**Des  
milliers  
de  
petites  
étoiles  
flottantes**

**Claire Devillers**

Droits d'auteur © Claire Devillers, 2020  
Tous droits réservés.

Graphisme couverture © Claire Devillers

Auto-édition :  
Devillers  
[claire.devillers.romans@gmail.com](mailto:claire.devillers.romans@gmail.com)  
Rhône

ISBN : 979-10-359-3656-3

Loi n°49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications  
destinées à la jeunesse, juillet 2020

*À Maman. Et à Vincent.*



## LA RENTRÉE

Je suis terrifiée. Même si je ne le montre pas. Hors de question. Il est hors de question que ces pourris se délectent de mon sort. Oui, je suis seule. Seule comme une rate. Oui, je suis mal-aimée. Je suis même moquée. Mais je tiens bon. Je ravale mes larmes. J'attends d'être seule dans ma chambre pour pleurer tout mon saoul. Pour exorciser un peu la douleur.

Maylis est partie. Ma meilleure amie. Ma *seule* amie dans ce foutu lycée. Je sens les larmes me picoter les yeux. Merde. Pas maintenant. Surtout pas dans le couloir, devant les autres qui rigolent, qui braillent, qui racontent leurs *supers-vacances-à-la-mer-avec-soirées-en-boîte-et-roulage-de-pelles-voire-même-plus-si-affinités*.

J'entends le rire hystérique de Justine Bichet. Ou plutôt, Justine la Bitch, comme nous la surnommions avec Maylis. C'est la rentrée et Mademoiselle « vive-la-

vie » se prend déjà pour la star de la Première... Si seulement Maylis était là... Je lui chuchoterais à l'oreille les insultes que m'inspire cette pétasse de Justine, et ma meilleure amie partirait d'un grand éclat de rire, comme pour jeter à la face de ce troupeau combien ils sont ridicules à aduler leur star à deux balles.

Mais Maylis n'est plus là. Elle ne fait plus partie des élèves du lycée Jean Jaurès. Pas assez bien pour elle, ont décrété ses parents. Car Maylis est studieuse, elle fait ses devoirs à la maison, elle apprend ses leçons par coeur, et elle comprend même les cours de maths du père Lebeau - qui, entre nous, est tout sauf beau. Alors ses parents ont eu peur de la laisser poursuivre à Jean Jaurès, et, au fond, je les comprends.

Notre bahut est l'un des plus pourris de la banlieue lyonnaise. Les cas sociaux se comptent à la pelle, sans parler des caïds de cité qui font la loi devant le portail. Ici, il est plus facile de se fournir en herbe qu'en manuels scolaires en bon état. Les bouquins sont à bout de souffle, les pages sont arrachées, raturées, couvertes d'insultes ou de messages obscènes. Ils sont à l'image du reste, finalement. Les salles de classe sont dans un état lamentable, les plafonds sont crevés, l'eau de pluie s'infiltré à l'intérieur et atterrit dans les seaux en plastique fournis par le concierge. Les profs sont pour la plupart dépressifs, on peut lire toute la lassitude du monde dans leurs yeux éteints. Certains sont en arrêt maladie toute l'année, je pense à ma prof de physique-

chimie que je n'ai jamais croisée de toute ma Seconde. Bref, ce bahut n'est pas l'idéal pour une élève douée, alors les parents de Maylis l'ont inscrite dans un lycée des beaux quartiers de Lyon. Je l'appellerai ce soir pour lui demander comment s'est passée sa rentrée. Et pour lui raconter la mienne. Même si je sais que je ne lui raconterai pas tout. Par exemple, mon envie de pleurer. J'ai seize ans, quand même. Je ne suis plus une gamine.

Je regarde ma montre : 09h35. Le prof principal est en retard. Je déteste quand les profs sont en retard. Ça veut dire qu'il faut attendre dans le couloir. Avec les autres. Or, je n'aime pas les autres.

Pour être honnête, je n'ai pas toujours été asociale. Quand j'étais petite, j'aimais bien mes camarades d'école primaire. Je leur souriais, je leur faisais de grands gestes pour qu'ils me choisissent dans leur équipe, je levais les bras bien haut pour leur montrer qu'ils pouvaient me passer le ballon pendant la récré. Oui, je les aimais. Et je voulais être aimée. Mais ça n'a jamais marché. Ils ne me souriaient pas en retour, ils ne me choisissaient pas dans leur équipe, ils ne me passaient pas le ballon. Alors, je tentais d'autres stratégies. La corruption : *je te donne des bonbons si tu deviens mon ami, tu veux bien ?* Ça fonctionnait quelquefois, mais il fallait sans cesse redonner des bonbons, et au final, ça me revenait cher. La menace : *si tu n'es pas mon ami, alors je dis à la maîtresse que tu as triché au dernier contrôle !* Ça le faisait sur les élèves les plus trouillards, mais les autres

n'en avaient rien à faire de la maîtresse (ce sont eux qui dealent maintenant du shit devant le lycée, j'ai remarqué.) Le chantage : *si tu ne m'aimes pas, je ne t'invite pas à mon anniversaire*. Là, leur amitié durait le temps de fêter mon anniversaire. Ensuite, ils et elles se volatilisèrent. Je n'étais tout simplement pas le genre de filles qui attiraient les autres. Au contraire, je les faisais fuir. Pourquoi ? Peut-être parce que j'étais trop collante, trop pénible, trop en manque. Et puis, j'étais en surpoids. On n'aimait pas trop s'afficher en ma compagnie. Je ne courrais pas assez vite au ballon-prisonnier, j'étais celle dont on ne voulait surtout pas dans son équipe pendant les compét' sportives. J'étais « la grosse », au lieu de « Charlotte ».

Au collège, j'ai cru que les choses s'arrangeraient pour moi. Mais non. Sans amis, sans petit ami, en échec scolaire, je n'attirais pas non plus les foules. J'étais exclue. De tout. Des fêtes, des sorties, des réseaux sociaux, des potins. Pire, encore. J'étais devenue le bouc émissaire. Celle dont on se foutait toute la journée pour passer ses nerfs. Par exemple :

Une odeur bizarre à la cantine ?

— C'est Desroches qui pue ! Desroches va te laver !

Un cours de SVT sur le développement de la pilosité à la puberté ?

— Desroches va te raser ! Desroches va te raser !

Et l'horreur. Le cours de sport.

— Matez les bourrelets de Desroches quand elle court !  
Ça pend de partout !

C'était toujours les mêmes qui me balançaient ces insultes imbéciles. Un noyau dur de cons qui se prenaient pour les stars de la classe. Mais les autres suivaient. Ils préféraient devenir les valets de cette bande de cons plutôt qu'être amis avec Desroches, la pauvre fille qui en prenait plein la figure. La loseuse de service. La nulle.

Pendant des années, j'ai encaissé les insultes, les reproches, les mots qui s'abattaient sur moi comme des gifles. Je n'ai rien dit à personne. De toute façon, je n'avais personne à qui parler. Et puis j'avait trop honte.

Jusqu'au jour où j'ai tout compris. Ce ne serait plus les autres qui m'excluraient, mais bel et bien moi qui m'auto-exclurait du système. J'étais en Troisième. Un matin, je suis venue en classe vêtue d'un t-shirt imprimé d'une tête de mort, les yeux soulignés de khôl bien charbonneux et les ongles vernis en noir. J'avais décidé d'être une autre Charlotte Desroches. Une Charlotte Desroches qui ferait flipper. Une Charlotte Desroches qui se ferait respecter.

Quand les autres m'ont vue entrer dans la salle de classe - je me souviens, c'était en cours de français - j'ai eu droit à des :

— Regardez, Desroches s'est changée en vampire, cette nuit !

— Pour qui elle se prend, la meuf, pour une gothique, ou quoi ?

— C'est qu'elle nous ferait presque peur, la grosse Desroches, avec son look famille Adams !

J'ai pris mon courage à deux mains, et j'ai lancé d'une voix que je ne me connaissais pas :

— Vos gueules, connards !

La prof, Mme Pochard, a sursauté devant tant de grossièreté assumée. Pourtant, ça ne l'avait jamais dérangée d'entendre mes petits camarades baver sur moi... Elle a hoqueté :

— Charlotte ! Voyons ! Surveillez votre langage !

À fond dans mon personnage, je n'ai pas pu résister à l'envie de lui balancer en pleine face :

— Toi, la vieille, tu la fermes.

Ma réputation était faite. Charlotte Desroches était devenue une asociale, de la mauvaise graine infréquentable, qui insultait les profs et changeait les gens en crapauds. Ce jour-là, la mère Pochard n'a pas osé m'envoyer dans le bureau du Principal. Elle s'est contentée de murmurer en boucle qu'elle n'était plus faite pour ce métier. Le lendemain, elle était en arrêt maladie pour une durée indéterminée.

J'ai fini mon année de Troisième dans une paix relative. Enfin, on me laissait tranquille. Mes notes étaient toujours aussi médiocres, mais j'ai quand même réussi à passer en Seconde.

Au lycée Jean Jaurès, ma vie a changé. Je ne connaissais personne, la plupart de mes chers petits camarades ayant été inscrits dans des établissements plus

côtés. Je parlais donc sur de nouvelles bases, dans la peau de mon personnage de fille sombre et torturée. Dès le premier jour, je reconnaissais en Maylis ma première vraie amie. Mon double. Ensemble, nous nous livrions à nos activités préférées : refaire le monde et critiquer les autres en cachette. Notre cible favorite, c'était Justine, une fille qui n'avait jamais eu de problèmes, contrairement à nous. Mademoiselle avait une vie facile, avec des parents mariés, une belle maison avec piscine, des petits amis à la pelle. Maylis et moi l'avons tout de suite détestée. Et aujourd'hui, Mademoiselle se pavane avec sa nouvelle couleur de cheveux, ses fringues neuves, et son sac de marque. Pétasse.

Elle surprend mon regard et me fait un sourire forcé. Je détourne les yeux. Il ne manquerait plus qu'elle me fasse une réputation de lesbienne. Elle l'a déjà fait avec une fille qui l'observait d'un peu trop près. Attention, je n'ai rien contre les personnes LGBT, au contraire. Mais je n'ai aucune envie de connaître encore le harcèlement. Je ne le supporterais pas.



## PREMIER COURS

— Desroches, Charlotte.

Je suis assise au fond de la salle et le prof principal me cherche du regard. C'est un nouveau, je ne l'ai jamais vu à Jean Jaurès auparavant. Il semble déjà au bout du rouleau. J'ai pitié de son air désespéré, alors je lève la main bien haut en marmonnant :

— Ici.

— Ah !

Il continue de faire l'appel d'un air concentré, tâchant probablement de mémoriser nos noms. Ça ne devrait pas être très compliqué : dans cette classe de Première, nous ne sommes que vingt, contrairement à ma Seconde où nous étions presque quarante.

— Très bien ! Je me présente à mon tour : je suis M. Vittori, votre professeur de français et également professeur principal. J'ai trente-sept ans, je viens de

Carpentras, et je suis un bédéphile passionné. Vous savez ce que c'est ?

J'écoute distraitement son petit discours, m'arrachant les peaux mortes autour de mes ongles noirs. Quelqu'un réprime un bâillement. Un élève fait claquer son chewing-hum. Le prof nous regarde avec un air consterné.

— Visiblement, vous ne savez pas...

— Si, Monsieur ! Un bédéphile c'est un amateur de bandes dessinées, s'écrie une fille au premier rang.

— Je suis ravi que l'une d'entre vous possède un minimum de culture générale. Vous êtes...

— Sarah.

Bien sûr. Sarah Kleberg est l'une des intellos du lycée. Elle était avec moi en Seconde. Elle aussi est une « vive-la-vie », mais elle n'est pas une pétasse, contrairement à Justine. Sarah se passionne pour des tas de trucs, comme la protection de l'environnement, la cause animale, les inégalités sociales. Ça me dirait assez de devenir amie avec elle, mais elle n'est copine qu'avec des filles intelligentes. Pas en échec scolaire, comme moi. Si j'ai été acceptée en Première, c'est uniquement grâce à mes bons résultats en français, et, soyons honnête, parce que beaucoup d'élèves à Jean Jaurès décrochent après la Seconde. D'après les profs, j'ai toutes les peines du monde à m'organiser avec méthode et efficacité. Je pars du principe que tout est trop difficile pour moi. Je pars

battue d'avance, en quelque sorte. C'est vrai. Maylis me le reprochait aussi, mais c'est ma nature, je n'y peux rien.

Le prof continue :

— À votre tour, j'aimerais que vous vous présentiez en quelques mots. Dites-moi quelles sont vos passions, vos loisirs, ce que vous aimez faire en dehors du lycée, bref, parlez-moi de vous !

Pitié... C'est encore ce que je déteste le plus : le prof-copain, celui qui fait semblant de s'intéresser vraiment à ses élèves. Alors qu'on sait tous qu'il n'en a rien à faire.

Je coule un regard vers Justine : elle se tortille de plaisir sur sa chaise. Evidemment, ce qu'elle aime le plus dans la vie c'est de parler de sa personne, alors elle attend son tour avec impatience.

Le prof désigne Sarah.

— Commençons par vous.

Elle se redresse fièrement.

— Je fais partie d'associations de défense de la nature, en ce moment, je milite pour la végétalisation des menus à la cantine. Au fait, est-ce que vous accepteriez de signer notre pétition, Monsieur ?

— Euh...

— Je vais vous donner le lien.

Sans attendre la réponse du prof, elle file au tableau et écrit en gros caractères : *www.jechangelemonde.com/actionslocales/menusvegetariens/jeanjauresrhone*

— Voilà, et j'invite tout le monde à le faire ! Ça vous prendra une minute, et ce sont des actions comme ça qui changeront le monde !

J'entends des élèves se moquer. Sarah ne se démonte pas.

— Si certains d'entre vous passaient plus de temps à s'intéresser à la vraie vie au lieu de s'afficher sur les réseaux, le monde serait peut-être meilleur ! Je vous laisse méditer là-dessus !

Bien parlé. Je note rapidement le lien sur mon cahier, je signerai la pétition ce soir. Pendant ce temps, le tour de table se poursuit. J'apprends que Kléa est une fan de Star Wars, que Yohan joue du piano, que Sophie veut apprendre des pas de danse à son chien - pauvre chien...- bref, que tout le monde a mieux à faire que de passer sa vie au bahut.

Enfin, c'est au tour de Justine. Elle s'éclaircit la gorge et bombe le torse, exhibant au passage son décolleté provocant.

— Moi, j'adore le cinéma, dit-elle en roucoulant. Je prends des cours de théâtre pour devenir actrice. En attendant, je fais des vidéos sur YouTube et des stories sur Insta.

Le prof a l'air complètement largué. Et encore, il n'a pas tout entendu.

— En ce moment, je suis en contact avec un producteur, genre, un énooorme poids-lourd dans ce métier, mais... je peux pas vous dire son nom, minaudet-

elle. En vrai, je vais sûrement bientôt jouer dans un film à gros budget.

Cette fois, M. Vittori ouvre de grands yeux. Justine lui fait un sourire enjôleur.

— Oui, j'avoue, tout le monde est halluciné quand j'en parle... Mais, pour l'instant, je ne peux pas vous en dire plus. C'est... confidentiel, vous comprenez ?

J'ai envie d'éclater de rire devant autant de suffisance. Le prof lâche un discret soupir avant de jeter l'éponge.

— D'accord, Mlle Bichet. Et vous ?

Merde ! Il s'adresse à moi !

— Mlle Desroches, c'est bien ça ? Parlez-nous un peu de vous, qu'est-ce que vous aimez dans la vie ?

— Euh...

Tout le monde me regarde. Je ne parle jamais de moi. C'est un principe. Je garde tout à l'intérieur. J'ai trop peur de me révéler, de divulguer des informations privées, des détails qui ne regardent personne. J'ai l'habitude de dissimuler mon visage sous une épaisse couche de maquillage, alors je fais pareil avec la vérité : je l'étouffe sous une bonne couche de provocation.

Je proclame d'un ton lugubre :

— J'aime lire des histoires bien sanguinolentes, j'en écris aussi, et je hante les cimetières la nuit. Et j'adore le death metal. Voilà. Ça vous convient ?

Je plante mon regard noisette dans les yeux gris du prof, histoire de lui faire comprendre que je ne plaisante pas. Mais j'ai l'impression qu'il n'est pas dupe.

Il croise les bras sur sa poitrine et me lance :

— Fort bien. J'aimerais que vous nous fassiez partager vos lectures. Et vos écrits.

— Quoi ?

Merde ! J'avais pas prévu ça !

— Oui, ça m'a l'air très intéressant, Mlle Desroches. Et je suis sûr que vos camarades aussi ont hâte de découvrir les fruits de votre imagination.

Ça va pas, non ! Il n'en est pas question !

— De plus, continue le prof qui désormais n'a plus rien d'un copain, ce serait l'occasion d'aborder le genre de l'épouvante en littérature. J'aimerais vous faire découvrir des auteurs comme Stephen King ou Bram Stoker... et vous, Mlle Desroches, évidemment.

J'hallucine ! De quel droit me demande-t-il de m'exposer ainsi ? Mes écrits sont *PER-SON-NELS* ! Non mais !

— Bien. Maintenant que nous nous connaissons tous un peu mieux, je vais vous parler du déroulement de l'année scolaire...

Je n'écoute plus. Je ronge mon stylo noir, furieuse. Quand le cours se termine, j'attends que les élèves quittent la salle pour me planter devant le bureau du prof.

Je lâche d'une traite :

— Je ne lirai pas mes écrits en classe. C'est non.

Il joint ses mains sous son menton et me regarde comme si j'étais une enfant capricieuse.

— Mlle Desroches, je pense que cela vous serait bénéfique de vous exprimer autrement que par votre accoutrement.

Hein ? Quoi ?

— Je ne vous permets pas ! Comment osez-vous...

— Votre accoutrement, insiste-t-il, cache un profond mal-être. Quelque chose ne va pas, Mlle Desroches, et vous le savez. Je ne vous lâcherai pas tant que vous n'aurez pas vidé votre sac.

Ses yeux gris s'assombrissent et me fixent bizarrement.

— J'ai connu une élève comme vous, dans mon ancien lycée à Carpentras. Elle aussi avait besoin d'aide. Je n'ai rien vu. Et je le regrette. Alors ne comptez pas sur moi pour ignorer votre détresse. J'attends votre prose pour la semaine prochaine au plus tard. À présent, veuillez sortir de ma classe, ne soyez pas en retard à votre prochain cours.

Je comprends le message : fin de la discussion. Je siffle entre mes dents :

— Ça ne se passera pas comme ça !



## HOME SWEET HOME

La journée me semble interminable. Et dire que l'année vient à peine de commencer... Je ne sais pas comment je vais faire pour tenir sans elle. Sans Maylis. Je traîne ma solitude de salle de classe en salle de classe. Je mange seule au réfectoire. Je passe mes pauses sur un vieux banc tout au fond de la cour du lycée, les yeux rivés sur mon portable. Je regarde des photos de Maylis et moi et je les regarde encore, jusqu'à les connaître par coeur dans leurs moindres détails.

Enfin, il est 17h30. L'heure de rentrer. Je marche d'un pas lourd jusqu'à l'arrêt de bus. Autour de moi, les élèves jacassent et rigolent en fumant leurs clopes. En ce jour de rentrée, leur discussion porte naturellement sur les profs.

— *Eh, t'as qui en maths ? Sérieux, t'as Lebeau ? Pas de chance, frère !*

— *J'ai la mère Polsky en Histoire, elle est trop bonne la meuf ! Je l'ai prise en photo, mate un peu ses gros seins !*

— *Moi j'ai Labutte en EPS.*

— *Eh, fais gaffe, lui, il paraît qu'il mate les meufs dans les vestiaires ! C'est un vicelard ! C'est pas Labutte c'est La Bite ! Ah ah !*

Le bus arrive. Je monte à bord et me laisse tomber sur un siège isolé. Comme une ironie du sort. Un fauteuil tout seul pour une fille toute seule. Les autres se groupent au fond. J'entends les rires gras des garçons résonner dans l'habitacle, tandis que les filles hurlent des paroles de chansons de leurs voix hystériques. Je donnerai tout pour être ailleurs. Quitter ce bus. Quitter ce bahut. Commencer une nouvelle vie quelque part. Sans les autres. Sans personne. À part mon chat et Maylis.

Le bus traverse les cités toutes grises, prenant au passage des gens de toutes les couleurs vêtus d'étoffes chatoyantes. Au fur et à mesure des kilomètres, les gens descendent tandis que les paysages changent. Le bus trace maintenant sa route au milieu de champs de luzerne et il n'y a plus que trois passagers assis sur les sièges. Les autres élèves ont regagné leurs pénates depuis un bon moment. Moi, j'habite dans un bled paumé, un village-dortoir où il n'y a rien à faire, rien à voir. Le seul intérêt, c'est le prix du loyer ; ici on peut encore louer un appartement dans un immeuble à taille humaine au lieu de s'entasser dans une HLM de cité.

C'est mon arrêt. « Centre ». Ils ne se sont pas foulés pour trouver le nom. Je descends et traverse la route. Je marche un peu. Le temps est couvert, gris. Quelques gouttes de pluie mouillent le bitume. J'arrive à la porte de mon immeuble. C'est un petit bâtiment à trois étages, avec une dizaine d'appartements, pas plus. Je connais tous mes voisins. Ce sont tous des vieux, à part une mère célibataire, Sabine, qui élève un petit garçon de trois ans. Elle est sympa. Je ne sais pas ce qu'elle fait comme métier mais je crois qu'elle travaille de nuit. C'est la vieille Mme Alvaro qui lui garde le gosse pendant son absence. Je trouve ça bien, la solidarité, l'entraide. Nous les pauvres, on n'a peut-être pas de thune, mais on a quand même de belles valeurs.

Je monte l'escalier. La peinture des murs est écaillée. À certains endroits, l'humidité a décollé des morceaux entiers de plâtre. Le propriétaire n'a pas l'intention de refaire. D'après lui « *ça coûte trop cher, et si les locataires ne sont pas contents, ils n'ont qu'à foutre le camp ailleurs !* » Un parfum d'épices me chatouille les narines. C'est Mme Di Piaggio qui a préparé son dîner. Ça me donne faim. La bouffe de la cantine est immonde, je déjeune toujours du bout des lèvres. Je compense en me goinfrant de barres chocolatées à 16h00. Je sais, ça ne va pas arranger mes bourrelets. Mais je m'en fous. Personne ne me voit nue, de toute façon. À part moi. Alors, qu'est-ce que j'en ai à faire de mon corps ? Autant profiter un

peu de la vie ! Les barres chocolatées, c'est l'un de mes rares plaisirs, je ne compte pas y renoncer de sitôt.

J'insère ma clé dans la porte d'entrée. L'appartement est plongé dans l'obscurité.

Je chuchote :

— Maman ? Tu es là ?

J'entends un grognement.

— Je suis dans ma chambre...

— Tu as besoin de moi ?

— Laisse-moi dormir. J'ai la migraine.

— D'accord.

— Et ne fais pas de bruit. J'ai besoin de repos.

J'enlève mes DocMartens le plus silencieusement possible et retire ma veste. Miky arrive à ce moment-là et se frotte contre mes mollets. Je murmure :

— Miky ! Est-ce que tu as mangé, mon chat ? Je vais te donner ton repas.

Je le prends dans mes bras et l'emmène à la cuisine.

Ma mère n'a rien préparé pour le dîner. Je ne sais même pas si elle a mangé ce midi. Parfois, elle ne s'alimente plus pendant des jours. Et elle oublie par la même occasion de cuisiner pour sa fille. Quand j'étais petite, je dînais souvent chez des voisines.

Tout le monde dans l'immeuble est au courant pour ma mère. Les locataires l'appellent « la dame du deuxième étage en dépression ». La dépression. Une maladie bien pratique. On peut se laisser aller, on peut rester toute la journée au lit, on peut se libérer de ses

obligations. Ma mère ne travaille plus. Elle reste enfermée à l'appartement tout le temps. Ses loisirs sont : la télé, Internet, fumer sa clope au balcon, boire un coup en douce quand je ne suis pas là. Sauf qu'elle laisse les cadavres de ses bouteilles dans la poubelle. Et que c'est moi qui descends la poubelle. Elle sait pourtant qu'il ne faut pas mélanger alcool et antidépresseurs. Son psy le lui a bien dit. Mais elle s'en fout. Tout est bon pour « apaiser sa douleur », comme elle l'écrit sur les forums de discussion consacrés à la dépression. Elle parle de sa maladie avec des internautes du monde entier. Ensemble, ils comparent les effets de leurs médicaments respectifs ou échangent sur les bienfaits de la sophrologie et de la méditation... Je le sais car ma mère utilise mon ordinateur. Et qu'elle n'efface jamais son historique de navigation.

Après avoir donné à manger à Miky, je vais dans ma chambre. Il n'y a pas grand-chose. Un bureau. Une chaise. Un lit. Une armoire. Des étagères avec mes livres dessus. J'ai ramené mon ordinateur, ma mère l'avait laissé dans la cuisine. Je m'effondre sur mon matelas et déverrouille l'écran. L'ordi est un cadeau de mon père. Pour me prouver qu'il pense à moi, même s'il n'a jamais le temps - ou l'envie - de me voir. On se parle au téléphone, environ... une fois par an. C'est toujours à peu près le même dialogue de sourds.

— Papa, pourquoi tu ne viens jamais me voir ?